

COMPTE-RENDU CRITIQUE, comédie musicale. MARSEILLE, le 23 janv 2019. NEVROTIK HÔTEL. Michel Fau

COMPTE-RENDU CRITIQUE, comédie musicale. MARSEILLE, le 23 janv 2019. NEVROTIK HÔTEL. Michel Fau / Antoine Kahan ... Chambre, oui, d'hôtel et rose comme un bonbon ou un smashmallow qui, s'il ne dégouline pas des murs, c'est qu'ils ont la rigidité du carton-pâte rigidement découpé et peint tels les décors de Picasso pour les Ballets russes ou de Cocteau sous l'Occupation. Pompeuse entrée de rideaux de vrai ou faux théâtre, de guingois, mur de traviole pour un lit et appliques murales en simili style Louis XV stylisé, fétiche épate-bourgeois, ou plutôt Louis Caisse Lévitane pour la sous-catégorie populaire d'un peuple qui, pour avoir guillotiné un roi, ne s'en remet jamais, béatement admiratif et nostalgique des fastes de la royauté. Le tout abondamment, hyperboliquement fleurdelysé au pochoir pour que nul n'en ignore. Un angelot baroque doré sur la table de nuit et, de l'autre côté, un téléphone rose hollywoodien. Deux chaises aux pieds de biche de même faux style viennent compléter la chambre.

LA VIE EN ROSE (BONBON)

Névrotik Hôtel



Fait irruption, éruptive, une dindonnante dondon, plantureuse plante plus à craquer qu'à croquer dans sa robe végétarienne, Marylinisée comme on dirait caramélisée, blond plus filasse que mousseux, escarpins dorés, embagouzée et emperlouzée : tous les voyants attributs multipliés de la vieille star trop tard durée, de la diva déchue de sa divinité, aussi branlante malgré son armature apparente que ces lignes déclinantes du décor. Gestes et prolifiques formes impériales et voix impérieuse, restes d'une majesté et autorité perdues, capricieuses et tyranniques exigences exercées désormais sur les sans grade, l'invisible standardiste de la réception ou le groom grimé, mince moustachu, cintré dans son uniforme rose de

petit soldat de plomb, dont elle va faire, à son corps défendant, ou défendu, sinon un souffre-douleur, un mercenaire acteur de jeux de rôle de ses fantasmes apparemment jusque-là inassouvis, peut-être, faute encore d'atouts, comme un va-tout de la dernière chance, vaisseaux brûlés d'un dernier voyage sans retour.

Gestes et générosité théâtralement larges, elle offre pourboires et contrat comme elle jouerait les restes de sa fortune à la roulette, sûrement russe dans on ne sait quel désespoir qui perce sous les discours emphatiques, déclamatoires, d'abord sur la laïcité, contre le communautarisme, avec une revendication zinzin de zen bouddhique à la mode et, plus tard, une belle tirade sur le préavis avant licenciement ou démission. Pleine d'effets, la voix fait défiler des registres, de tête, de poitrine, dans une rhétorique stylisée du mélange des genres sexuels, mais sans caricature, adhérant au personnage et non visant une personne.

Puis Lady Margaret, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Lady Margarine pour le groom, son « boy » facétieux, se lance dans une chanson sur la mer visible de la fenêtre de cet hôtel normand à la Proust, loin de celle de Trénet mais qu'on ne peut manquer d'avoir pour horizon mémoriel. Le texte est intéressant par ses trouvailles mais difficile à suivre dans ses jeux verbaux, et à mémoriser par une musique qui, en revendiquant ce répertoire n'en a pas pour autant la simplicité musicale qui accroche et reste. Les deux personnages, tour à tour, seront solistes ou duettistes dans des airs dont les vers, difficiles à retenir, sont pleins de fantaisie, avec des rives, des dérives phoniques parfois oulipiennes et œdipiennes telles les déclinaisons de « mer » en « mère », allusion au rapport maternel, inconsciemment incestueux, entre les deux personnages, où le son vague, divague, extravague, ou bien la logique des rimes fatalement en -ex du Printemps au Sussex (clin d'œil sexuel grivois ?), ou

encore le Syndrome de Stockholm.

C'est intelligent, subtil, peut-être trop pour être bien perçu, comme les clins d'œil ou allusions dont est semé le texte, *Barrage contre le Pacifique* de Duras ou son Amantasiatique, qui révèle soudain, après l'hystérie du tableau du Mont Blanc, la faille du personnage d'amour blessé par un amant indien mythifié dans l'Himalaya de sa perte. Ce qui explique peut-être le nom de Lady Marguerite, autre Marguerite Duras, dont le couple final avec le jeune Yann Andrés modèle implicitement celui sadomasochiste et presque incestueux avec le groom.

Les deux acteurs sont remarquables, **Michel Fau** laissant entrevoir le vrai sous le faux, la fragilité désespérée sous le masque de la matrone autoritaire et, sous l'apparente fragile raideur du groom, **Antoine Kahan** s'avère un athlète tout muscle qui peut, appuyé sur deux avant-bras, jouer l'angelot cambré des rêves de la finalement touchante Lady Margaret, sans doute une grande âme trahie par la vie. Plus que chanter à proprement parler si en termes lyriques sérieux on



parle, tous deux jouent à chanter, et bien, variant intentions, intonations et couleurs. **À jardin, les trois musiciens, piano, violoncelle** qui tapisse les airs, **accordéon** aux envolées parfois symphoniques, s'amuse parfois à meubler les scènes d'effets dramatiques dignes d'accompagnements de

films muets expressionnistes. Les musiques des chansons, il faudrait les réécouter pour formuler un jugement plus fondé, toujours belles dira-t-on globalement, mais on n'a rien retenu pour accrocher, du premier coup, l'oreille. Par ailleurs, comme les divers rôles du jeu contraint, hégélien de la maîtresse et de l'esclave, avec son inévitablement renversement dialectique, on n'en perçoit pas la logique dramatique et la continuité, scènes décousues, juxtaposées, de même les chansons, enfilées comme des perles auxquelles, paradoxalement, manquerait le fil.

LA VIE EN ROSE (BONBON)

Névrotik Hôtel

Comédie musicale de chambre

Marseille, la Criée, le 23 janvier 2019

Présenté du 23 au 26 janvier 2019

Avec Michel Fau, Antoine Kahan

Piano : Mathieu El Fassi.

Accordéon : Laurent Derache.

Violoncelle : Lionel Allemand

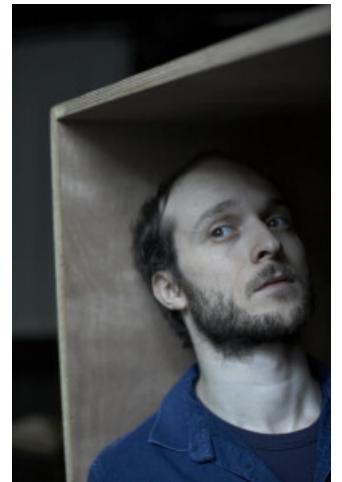
Mise en scène : Michel Fau

Trame et dialogues : Christian Siméon. Chansons : Michel Rivgache, Julie Daroy, Pascal Bonafoux, Jean-François Deniau, Christian Siméon, Hélène Vacaresco, Claude Delecluse et Michelle Senlis Musiques Jean-Pierre Stora Décor Emmanuel Charles Costumes David Belugou Lumières Joël Fabing. Maquillages Pascale Fau. Perruque : Laure Talazac. Assistant à la mise en scène : Damien Lefèvre. Collaboration artistique : Sophie Tellier

Production Scen0graph, Scène conventionnée théâtre et théâtre musical – Figeac, Saint-Céré – Festival de Figeac / Production

Faun de Cherkaoui (Debussy)

PARIS. Danse, Garnier : CHERKAOUI / GOECKE / LIDBER – 5 février > 2 mars 2019. Arabe et homosexuel, ... Sidi Larbi Cherkaoui, quadra décomplexé, est un chorégraphe belge, plutôt à l'aise dans ses baskets qui n'a pas sa langue dans sa poche. Avec *Icon* (et de l'argile pour décor et accessoire, signe de l'entrave et de la fragilité), il dénonçait les dérives d'un monde artificiel plus matérialiste que spirituel. Son écriture gestuelle cultive avec grâce et puissance un legato sensuel, souvent onirique. Une réflexion sur le sens réenchanteur du mouvement coprorel qui s'est nourri à travers ses créations récentes depuis *Sutra* (avec les moines chinois de Shaolin, 2008), *Genesis* (2014), *Fractus V* (alliance du cirque et du hip-hop...). Il a plus l'habitude de travailler avec les danseurs de sa propre compagnie **Eastman** que le corps de ballet de l'Opéra de Paris. **Faun** devrait permettre de retrouver une sorte d'idéal abstrait, moins ancré dans la réalité dont il dénonce les travers, mais davantage miroir d'une réflexion sur le sens de la forme pure.



Sur la scène du Palais Garnier, en février et mars 2019, trois visions singulières de la danse forment un nouveau spectacle en « poésie et virtuosité ». Soit un triptyque chorégraphique plutôt prometteur.

Etreinte mélancolique en hommage à Vaslav Nijinski, créateur du Faune dans *Après midi d'un faune* de Debussy (1894), le duo Faun de Sidi Larbi Cherkaoui inaugure ce programme, accompagné de deux créations. Jamais venu à Garnier, l'Allemand **Marco Goecke**, inscrit son écriture chorégraphique entre avant-gardisme et inventivité, ciselant son travail comme « un rêve éveillé ». Le chorégraphe et cinéaste suédois **Pontus Lidberg**, – auteur du film *The Rain-*, s'interroge sur le sens du mariage à partir de la partition « *Noces* » de Stravinsky. Nouvelle production.





© Ann Ray

FAUN de CHERKAOUI... nouveau regard, nouvelle pensée en grâce
d'après Debussy – illustrations : © ANN RAY / ONP Opéra
National de PARIS 2019

CHERKAOUI / GOECKE / LIDBER
Palais Garnier – 5 février > 2 mars 2019

Durée : 1h45
Nouvelle production

Déroulement :

« Faun » de Sidi Larbi Cherkaoui / d'après Debussy / N Sawhney
: 15 mn

Création de Marco Goecke : 30 mn

Entracte : 30 mn

« Noces » de Pontus Lidberg / Stravinsky / Ens Aedes : 30 mn

Les Étoiles, les Premiers Danseurs et le Corps de Ballet
Orchestre de l'Opéra national de Paris / Vello Pähn, direction

RESERVER VOTRE PLACE

<https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/ballet/goecke-lidberg-cherkaoui>

DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte)

DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte). Coffret événement qui complète l'offre également en dvd récapitulatif édité ce Noël par BelAirclassiques et dédié à l'école russe du



Bolshoi... Quoiqu'on en dise, Tchaïkovski aura permis aux chorégraphes et danseurs internationaux de perfectionner leur art, qu'il s'agisse de l'acrobatie virtuose et un rien froide, ou de l'élégance racée sublimement incarnée... Voici 3 ballets qui restent ... inaltérables.

❌ **Parlons d'abord du LAC DES CYGNES / Swan Lake version Osipova / Golding / Gruzin.** Enregistré en mars 2015 au Royal Opera House, Covent Garden, et retransmise dans les cinémas du monde entier, le ballet féérique de Piotr Illyitch réunit deux têtes d'affiche du Royal Ballet, l'étoile russe Natalia Osipova (originnaire du Bolshoi) et le canadien, Matthew Golding, nouveau duo pour ce lac attendu. La conception d'Anthony Dowell, qui date de 1987, s'inspire de l'originale de 1895 (Petipa / Ivanov), souhaite aussi réactualiser le propos en incluant des inserts venus de différents chorégraphes plus contemporains, emblématiques à Londres : en particulier Frederick Ashton. Sans omettre des citations de l'époque de Tchaïkovski. Il en résulte un mélange parfois confus, qui affecte le très haut niveau du Corps de Ballet londonien, pourtant au meilleur de sa forme, autant dans la réalisation synchronisée des ensembles, que dans le soutien au solos virtuoses (superbe Rothbart de Gary Avis). Technicienne, Natalia Osipova n'est pas une actrice affûtée, ce qui altère son double emploi : Odette, le cygne blanc, et Odile, le cygne noir. Expressive en Odette, elle manque de relief et de profondeur, mais aussi de précision dans la noirceur d'Odile. Racé certes mais uniforme dans sa posture disciplinaire, Matthew Golding fait finalement un prince Siegfried plus hautain qu'humain, ce qui nuit à la finesse émotionnelle de ses duos avec Odile / Odette. Evidemment, l'ampleur de ses portés est magistrale. Là encore, une approche mécanique, virtuose... mais froide et distanciée qui ignore totalement l'empathie et la connexion avec sa partenaire. Dans la fosse, Boris Gruzin fait feu de tout bois, réalisant de la matière et soie tchaïkovskienne, un scintillement orchestral continu. Trop technique et glaçante,

la lecture ne détrône pas l'excellent duo Svetlana Zakharova / Roberto Bolle à Milan en 2004... Oui on nous dira nostalgie, nostalgie, et « good old times »... mais quand même.

LA BELLE AU BOIS DORMANT version Nuñez, Muntagirov. Tout autre est la conception, elle aussi éclectique mais mieux assemblée et conçue de Monica Mason et Christopher Newton : à partir de la chorégraphie de Marius Petipa, ils conservent les ajouts signés Ashton, Wheeldon, Dowell, tout en redessinant la volupté onirique du conte originel français (Perrault) grâce aux costumes et décors signés par Olivier Messel. Il en résulte une lecture à la fois majestueuse et très fine sur le plan de la caractérisation psychologique des personnages. On préfère souvent grossir et épaissir le ballet de Tchaïkovski en faisant ronfler les références à la solennité Grand Siècle, au risque d'écarter tout ce qui relève du drame : rien de tel ici. Car rayonne en un trio irrésistible trois danseurs-acteurs prodigieux littéralement : Marianela Nunez (Princesse Aurora, à la fois proche et énigmatique), Kristen McNally (sidérante Carabosse par laquelle surgit la catastrophe et l'emprise des ténèbres, mais avec quelle économie gestuelle : sa pantomime est du très grand art), enfin le Prince de Vladimir Muntagirov trouve le ton juste et la balance parfaite entre puissance athlétique et présence affûtée, sans omettre une excellente interaction avec ses partenaires, dans toutes les situations. Voilà qui nous change du « rien que technique et virtuosité solistique » du Lac des cygnes précédemment présenté. Le geste souple et habité de Koen Kessels rend service à une partition colorée et raffinée dont il sait retirer toute boursouflure. Magistral.



CASSE NOISETTE, 2016 : les 90 ans de Peter Wright. Le Royal Ballet fête ainsi les 90 ans du metteur en scène et producteur Peter Wright, dans l'une de ses réalisations les plus emblématiques (et applaudies). Créée en 1984, la conception enchante en respectant l'empire du rêve qui montre comment le magicien Drosselmeyer emmène la jeune Clara jusqu'au monde enneigé de la Fée Dragée, et au royaume des bonbons.

Les aventures qui s'en suivent saisissent par leurs péripéties contrastées voire martiales : le casse-noisette Hans-Peter se transforme en prince... Mais Wright offre à partir de la nouvelle onirique d'Hoffmann (*Casse noisette et le roi des souris*, 1816), une réflexion très fine de la magie de Noël, sachant et questionner le sens de la féerie et l'expérience morale qu'en tirent les jeunes protagonistes. Saluons l'excellent Gary AVIS, magicien démiurge, d'une présence convaincante, entre autorité et mystère. Il accompagne Clara dans son rite qui est aussi l'issue heureuse d'un envoûtement diabolique, car son neveu Hans-Peter a été transformé par le roi des souris, en casse-noisette, or seul l'amour d'une jeune fille pourra l'en libérer.

Au premier acte, confrontée à un immense sapin (qui ne cesse de grandir à mesure que le songe devient réel), Clara rayonne par son angélisme jamais mièvre (très juste Francesca Hayward). Le Casse-noisette devient prince (seyant et habile Federico Bonelli)... Au pays de la Fée Dragée, les danses de caractères se succèdent avec variété et virtuosité. Jusqu'au suprême pas de deux de la Fée Dragée, auquel l'étoile Lauren Cuthbertson réserve son élégance mûre d'une sublime



souplesse : face à la Clara attendrie et naïve de Hayward, Cuthbertson éblouit par sa grâce adulte. Le charme de la production, défendu par des solistes de premier plan, semble atemporel. Irrésistible.

DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte).

CD événement, critique. ZAHIR (1 cd Klarthe records)

CD événement, critique. ZAHIR (1 cd Klarthe records). ZAHIR signifie en arabe, ce qui est « visible », ce qui occupe en permanence la vision et l'esprit... Ce quatuor de saxos (né en 2015) écartent tous ses concurrents par son audace, la liberté du geste, une virtuosité naturelle et souple, sa ligne artistique, ses lumineux engagements. Velours mordant et caractérisé : le son du **Quatuor ZAHIR** enchante littéralement et berce dans l'excellente transcription du Quatuor de Borodine (réalisée par le saxo soprano Guillaume Berceau) ; un Borodine revivifié, transcript, sublimé dont le charme d'esprit populaire dès son premier Allegro caressant séduit immédiatement par l'équilibre des quatre instruments (quatuor vocal plutôt que quatuor à cordes : c'est à dire saxophones soprano, alto, ténor, baryton). Le souci de la



caractérisation, le sens du dialogue entre les parties, la très fine conception du format sonore, d'une subtilité réjouissante, la fluidité de l'écriture qui fait passer d'un instrument à l'autre, de surcroît dans une prise de son « tournante », ni trop proche ni trop éloignée, mais ronde et presque dansante, souligne l'extrême ductilité lumineuse des Zahir (pulsion dansée, organiquement très soignée du Scherzo). La tendresse simple du Notturmo séduit tout autant, jusqu'au très beau mystère grave du début du Finale avant la séquence plus vive, très animée, idéalement caractérisée elle aussi dans l'enchaînement des séquences successives. Jaillit une expressivité assumée, jamais tendue ni outrée grâce à la recherche constante et exaucuée d'un sublime équilibre sonore. L'audace de ce premier cd fait miroir avec une curiosité tout azimut, qui fait de ZAHIR, outre un idéal esthétique, un laboratoire musicale. D'où une implication totale dans la défense des partitions contemporaines.

Sublimes saxos : ZAHIR



Ainsi The dark side de Jean-Denis Michat est très proche du jazz et de l'impro : s'y affirme ce jeu constant d'acuité expressive et de pulsion collective d'où émerge une étonnante sensibilité du collectif là encore à soigner la sonorité d'ensemble – respirations, sons suraigus comme des cris déchirés mais toujours étonnamment couverts,

ronds qui évoquent pour nous le duduk oriental (ligne improvisée du soprano), comme une transe qui explore des limites extrêmes des tessitures tout en accordant régulièrement le groupe, sa puissance, son intensité, sa résonance, ses expirations, son imaginaire, et là encore au service d'une couleur à quatre voix d'une complicité artistique étonnante... C'est peu dire ici que les élèves du compositeur (Michat a enseigné à 3 instrumentistes sur les 4 de Zahir) ont compris ses nuances infimes, ténues ; tout ce qui relève des silences, d'entre les lignes et d'entre les notes, faisant surgir en éclairs oniriques, de superbes vagues allusives, à la fois nostalgiques, caressantes, crépusculaires : divagations d'une liberté totale où l'entente et la connivence de tous permettent le surgissement d'une fulgurance de l'instant qui s'achève dans l'ombre la plus énigmatique. De ce point de vue l'imaginaire des ZAHIR semble infinie. Une verve dévoilée, d'une constante richesse sonore se précise et captive. La séquence est superbe.

Commande des ZAHIR, Voices of Black earth d'Alexandros Markeas se développe plutôt sur des sons ciselés, non classiques, à peine audibles, feutrés, capables de résonances ténues, aux

accents vifs d'une « gutturalité » joyeuse, enivrée. Le chant comme voilé, rauque, des quatre saxos évoquent les spectres joyeux, facétieux, esprits de la nature qui nous entourent et qui inspirent ici Markeas dans une pièce inspirée directement de l'univers poétique d'Archibald Lampman, poète canadien du XIXème et dont le sujet explore la vocalité des instruments; cris, syncopes, frémissements, chuchotements, hululements... inscrivent un climat parfois entêtant, déconcertant (comme des sirènes expirantes...). La prise de son excelle dans cette collection vivifiante de sons incarnés d'une déconcertante émission, jamais prévisible, dont les phénomènes de spatialisation saisissent aussi l'auditeur, créant des vortex, des espaces sonores, à la fois inquiétants et fascinants par leur sincérité expressive.

Plus sourde et sombre, la Rhapsodie du père de Joakim, Alexis Ciesla, berce par sa douceur inquiète : où l'alto de Sandro Compagnon réussit une très belle ligne improvisée, en musicalité et liberté. L'élégance du jeu, et là encore l'opulence feutrée de la couleur collective enchantent par ses nuances contrôlées, et pourtant manifestent aussi une liberté de geste réellement engageante. Au delà des citations et influences klezmer de la culture yiddish, et au-delà de l'énoncé « musique vagabonde », le parcours émotionnel du Quatuor de saxos captive par l'intériorité qu'il fait surgir dans chaque mesure : comme si le chant des instruments découlait d'une expérience et d'une mémoire préservées, à la fois douloureuse mais assumée et apaisée. Une telle maturité, dans la finesse de son articulation, indique un quatuor de très grands musiciens. Leur association n'est pas seulement musicale : elle touche au cœur par leur justesse et leur sincérité. La couleur et la sonorité ronde et envoûtante subjuguent. Superbe complicité sonore du début à la fin. A suivre. Disque élu CLIC de CLASSIQUENEWS de la rentrée 2018.

□QUATUOR DE SAXOPHONES ZAHIR

Guillaume BERCEAU > saxophone soprano

Sandro COMPAGNON > saxophone alto

Florent LOUMAN > saxophone ténor

Joakim CIESLA > saxophone baryton



CD événement, critique. ZAHIR (1 cd Klarthe records). BORODINE (Quatuor à cordes n°2 en ré majeur – Jean-Denis Michat : The Dark side – Alexandros Markeas : Voices of Black Earth – Alexis Ciesla : Rhapsodie. Enregistrement réalisé en nov 2017 (Villefavard). 1 cd Klarthe records K063. CLIC de CLASSIQUENEWS de la rentrée 2018.

A LIRE aussi notre [entretien exclusif avec les saxophonistes du QUATUOR ZAHIR](#)



VOIR aussi le [teaser du premier cd du Quatuor ZAHIR](#) / Zahir signifie » ce qui est visible » et occupe toutes vos pensées... extraits musicaux et approche esthétique du Quatuor Zahir... (teaser réalisé par le studio CLASSIQUENEWS.TV / Philippe-Alexandre Pham 2018)

<https://www.youtube.com/watch?v=IhiZ80QNika>

VOIR aussi [le Quatuor ZAHIR interpréter dans son intégralité The Dark side de Jean-Denis Michat](#) : avec le compositeur (impro)

COMPTE RENDU, Festival. Lisbonne, août 2018. Festival et Académie Verão Clássico 2018

COMPTE RENDU, Festival. Lisbonne, août 2018. Festival et Académie Verão Clássico 2018. La grande fête de la Musique de Lisbonne. Du 29 juillet au 7 août 2018, Centre Culturel de Belém. Talent, enthousiasme, rigueur, dépassement de soit, partage, ... telles sont les devises d'un haut lieu culturel du

Portugal devenu depuis quelques années grâce à l'initiative du pianiste **Filipe Pinto Ribeiro**, le cœur de la vie musicale chambriste. Plus qu'un cycle de concerts, l'événement estival assure aussi l'expérience essentielle de la transmission car ici, les musiciens professionnels invités, – concertistes de renom, enseignent leur métier, partagent leur expérience aux élèves venus du monde entier pianistes, violoncellistes, altistes, contrebassistes, clarinettistes, cornistes, ou hautboistes.... Le Festival et Académie Verão Clássico se déploie au sein du prestigieux Centre Culturel de Belém, au cœur de Lisbonne.

Festival Académie VERA0 CLASSICO à Lisbonne, Voyage au centre du chambrisme le plus intense

Tout au long de cette semaine intense en apprentissage comme en concerts, dirigée par le pianiste **Filipe Pinto-Ribeiro**, plusieurs master-classes de piano, cordes, vents et musique sont données par les professeurs les plus prestigieux du monde de la musique.



Chambrisme éloquent, ciselé à Lisbonne, par Pascal Moragues (clarinette), Gary Hoffmann (violoncelle), et Filipe PINTO-RIBEIRO (VERAO CLASSICO 2018 / DR)

Les cours sont assurés par de grandes personnalités du monde musical ; des pointures certes, surtout des solistes qui possèdent l'art du dialogue collectif car ils aiment aussi jouer en complicité, dans le cadre de la musique de chambre ; c'est aussi cela que les jeunes apprentis viennent maîtriser : le jeu technique évidemment, mais aussi l'apprentissage de l'écoute ; tous ont participé à cette 4ème édition du Festival ; chacun parmi les professeurs ont à cœur de transmettre et encourager les vocations, à commencer par son mentor Filipe Pinto-Ribeiro, directeur artistique et pédagogique.

Nous avons pu écouter en grande première au Festival le corniste Radek Baborák ainsi que le violoncelliste Adrian

Brendel, les pianistes Imogen Cooper et Aleksander Madžar, le contrebassiste Janne Saksala, contre-basse solo de l'Orchestre Philharmonique de Berlin, et la flûtiste Adriana Ferreira, récemment nommées première flûte solo de l'Orchestre de l'Académie de Santa Cecilia à Rome. Ceux qui ont l'habitude des concerts et masterclasses du Festival à Lisbonne, ont retrouver la présence charismatique de vrais tempéraments tels le violoniste Corey Cerovsek et Jack Liebeck, l'altiste Isabel Charisius, le clarinettiste Pascal Moraguès, entre autres.

Pour cette 4ème édition du Festival et de l'Academia Verão Clássico, 170 jeunes musiciens ont été sélectionnés, 107 portugais et 63 venant d'autres 27 pays. Voilà qui atteste de l'ampleur internationale d'un événement devenu incontournable dans l'agenda musical européen et estival : pour goûter et comprendre la musique de chambre, rien n'égale l'expérience vécue au Centre culturel Bélem à Liobsnne, le temps de l'Académie et du festival Verao Classico... Les prochaines dates sont déjà annoncées, à Lisbonne du 28 juillet au 6 aout 2019.





VOIR notre reportage vidéo exclusif réalisé lors du [Festival Académie VERA0 CLASSICO, en août 2017](#). Présentation, fonctionnement, enjeux des masterclasses et des concerts (des professeurs et des élèves) par Filipe Pinto-Ribeiro, avec

Gary Hoffmann, Pascal Moragues, ... [VOIR le film](#)

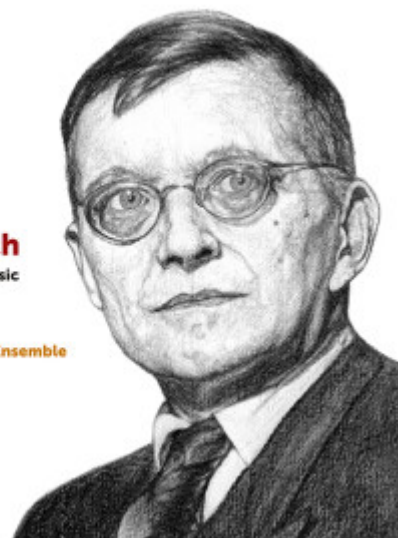
ACTUALITES. Filipe Pinto-Ribeiro, Corey Cerovsek, Isabel Charisius, Adrian Brendel entre autres, publient à l'automne 2018, l'intégrale de la musique de chambre pour cordes et piano de CHOSTAKOVITCH / SHOSTAKOVISH, coffret événement édité par **PARATY**. Corpus éblouissant dans une interprétation ciselée, nerveuse, collectivement très affûtée... Prochaine grande critique à venir sur CLASSIQUENEWS, dans la mg cd dvd livres...



Shostakovich
Complete Chamber Music
for Piano and Strings

DSCH – Shostakovich Ensemble

Filipe Pinto-Ribeiro
Corey Cerovsek
Cerys Jones
Isabel Charisius
Adrian Brendel



[LIRE notre dépêche annonce du coffret SHOSTAKOVICH / VOIR notre teaser vidéo Intégrale de la musique de chambre pour cordes et piano \(Paraty\)](#)

Compte-rendu, concert. Salon de Provence, l'Empéri, le 5 août 2018. Monteverdi. Piazzolla /Alarcón.

Compte-rendu, concert. 26ème Festival de Musique de Chambre de Salon de Provence. Salon de Provence, Château de l'Empéri, le 5 août 2018. Monteverdi. Piazzolla. Beytelmann. Flores. Meyer. Bohórquez. Sabatier. García Alarcón. Soir particulier au Festival de Salon un peu iconoclaste pour les puristes mais qui a permis de prendre la mesure de la dimension utopique de la musique. Car si la soirée portait comme titre : « Une utopie Argentine » les mots très sincères de **Leonardo García**

Alarcón pour présenter le concert dépassent la seule Argentine.

La musique, une Utopie partagée ?



Le voyage au delà des mers dans un sens pour apprendre la manière et les codes des musiques anciennes pour le chef argentin et dans l'autre sens la recherche du vrai tango pour le français **William Sabatier** amoureux du bandonéon évoque bien d'autres voyages musicaux. La rencontre de la musique dite sérieuse de Monteverdi venant

rencontrer le tango argentin d'origine populaire retravaillé par Piazzolla est intrigante. **William Sabatier** et **Leonardo García Alarcón** portent donc ce concert ; ils entraînent avec eux compagnons et amis. Le résultat d'abord surprenant est un régal. Point de clavecin ni de luth mais piano à queue et guitare électrique, point de cornet à bouquin mais une clarinette et point de flûte à bec mais la flûte Boehm. Que les Sixtus Beckmesser en crèvent : le résultat avec de tels musiciens est très admirable ! Au piano **Leonardo García Alarcón** est d'une souplesse et d'une délicatesse de toucher incroyable et nous savons, pour notre part depuis les Pink Floyd, combien une guitare électrique peut avoir de mystère et de puissance expressive lyrique. **Paul Meyer** à la clarinette sait créer des sons impalpables ou grandioses, et la flûte d'**Emmanuel Pahud** est la musique même. Alors point de cordes de boyaux non plus mais des cordes virevoltantes et subtiles.

Et il y a la voix et la présence incroyable de la soprano

Mariana Flores. En « vamp » du tango elle impose d'abord un peu abruptement une présence aguichante dépassant son naturel, puis petit à petit trouve la place exacte entre élégance et presque vulgarité. La sensualité extravertie est magnifique dans les tangos et la passion débordante dans Monteverdi lui fait oser déstructurer le rythme pour l'adapter à son phrasé haletant, à ses susurrements. C'est une Ninfa bien plus vivante et au caractère plus trempé qu'à son habitude et le duo final et si sensuel entre Néron et Poppée entre la soprano et Paul Meyer est un moment de pure grâce à la sensualité musicale inouïe des deux interprètes. Au bandonéon, l'énergie et la virtuosité de William Sabatier, sa présence amicale, font délice. Ses moments d'improvisations sont un pur bonheur et que dire du mélange de timbre avec les cordes, la flûte ou la clarinette dont les musiciens ont été capables ! De fins musiciens se sont amusés avec beaucoup d'esprit à créer pour le public une rencontre utopique entre Monteverdi et Piazzolla. Chapeau bas et grand merci !

La deuxième partie du concert est plus « argentine », plus moderne mais tout aussi pleine de belles surprises. Le Tango à quatre mains avec le couple infernal **Lucille Chung & Alessio Bax** est un moment fulgurant et spectaculaire dans lequel la fusion des mains est vertigineuse. Le spectacle est autant visuel que sonore. Rien ne semble leur faire peur. Le tango est aussi sur le clavier. L'effet est enthousiasmant pour le public qui exulte. Puis le compositeur et interprète argentin **Gustavo Beytelmann** monte au clavier et avec le généreux son de **Claudio Bohórquez** au violoncelle ; les deux nous offrent une très émouvante pièce de sa composition, Balada y tango, avec l'alternance de sensualité mélancolique et de panache exaltant. Les deux autres pièces de Piazzolla nous permettent de déguster le jeu au violon d'**Oscar Bohórquez**. Serein ou mélancolique, brillant ou tendre son jeu est multiple avec toujours une délicate musicalité. Puis les deux Bohórquez et l'incroyable pianiste argentin nous envoûtent avec une interprétation anthologique et unique, semblant leur venir à

l'instant, de Las cuarto estaciones portenas, suite envoûtante de musiques plus belles les unes que les autres. Une Argentine, aussi utopique que réelle, est venue à Salon. Personne n'en a douté en sortant de la cours du Château de l'Empéri ce soir. Quels beaux voyages ! Vive l'Utopie ! Illustration ci dessus.

Compte-rendu, concert. 26ème Festival de Musique de Chambre de Salon de Provence. Salon de Provence, Château de l'Empéri, le 5 août 2018. Claudio Monteverdi (1567-1643) ; Première partie œuvres de Monteverdi et Piazzolla en tissage serré ; Astor Piazzolla (1921-1992) : Tango à 4 mains ; Grand Tango ; Las cuarto estaciones portenas ; Gustavo Beytelmann (né en 1945) : Balada y tango ; Avec : Mariana Flores, soprano ; Oscar Bohórquez, violon ; Emmanuel Pahud, flûte ; Paul Meyer, clarinette ; Claudio Bohórquez, violoncelle ; Fernando Millet, guitare électrique ; Romain Lecuyer, contrebasse ; William Sabatier, bandonéon ; Leonardo García Alarcón, Gustavo Beytelmann, Lucille Chung & Alessio Bax, piano.

L'Affaire Tchaïkovski : la sexualité de Piotr Illytch dévoilée

ARTE, dim 26 août 2018, 00h55. L'affaire Tchaïkovski : Confessions d'un compositeur. On sait à présent que le plus grand génie de la musique russe romantique était homosexuel et sous couvert d'une vie bourgeoise et tranquille, vivait une existence infernale et douloureuse, placée sous le signe permanent du silence, du mensonge, de la dissimulation. Ce tiraillement et cette souffrance confèrent à son oeuvre une tension et une violence, une profondeur et une âpreté singulières que des oeuvres irrésistibles comme son ultime symphonie (n°6 dite « Pathétique ») entre autres expriment directement. Une évocation des aspects les plus intimes de la biographie de Tchaïkovski, sous la forme d'un étonnant journal vidéo qui dit s'appuyer sur les déclarations et les extraits de son journal intime. Figure majeure du romantisme russe du XIXe siècle, le compositeur Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893) a mené une vie sentimentale dissimulée, interdite, aux antipodes de l'image de héros national que la Russie a donnée de lui des décennies durant.





1877, l'année de rupture (37 ans)... Ne pouvant assumer son homosexualité, il s'engage dans un mariage de convenance (avec Antonina Miliukova, une de ses anciennes élèves qui lui avait écrit une longue lettre enflammée), et vit, tout comme sa jeune épouse (à l'esprit un rien dérangé), un enfer. Leur séjour à Florence témoigne d'une erreur fatale qui tourne au cauchemar. A 37 ans, en 1877, le compositeur qui pensait se sauver de lui-même, doit reconnaître son erreur et la malédiction dont il est la victime perpétuelle... le mariage avait eut lieu le 30 juillet

1877. En septembre, il tente même de se suicider en plongeant dans la Moskova pour essayer de contracter une pneumonie. La séparation des époux est déclarée peu après. Pourtant, l'inspiration ne tarit pas malgré les turbulences traversées et Tchaïkovski écrit pour le Théâtre Bolchoï son premier ballet, Le Lac des cygnes, (d'abord un échec à sa création en raison de conditions peu favorables) et surtout son chef d'oeuvre lyrique d'après Alexandre Pouchkine : Eugène Onéguine. Clair ouvrage en résonance avec sa tragédie intime.

Dans le film diffusé sur Arte, ne se satisfaisant guère de ses brèves liaisons avec des hommes, Tchaïkovsky a pu laisser libre cours à ses émotions dans sa musique, avec une vigueur toute particulière, signature de son oeuvre.

arte

Le réalisateur Rolf Pleger aime les cas « désespérés » ou romanesques et tragique ; il a précédemment signé un docu sur Wagner (« la folie

Wagner »), s'intéressant à démêler les fils d'une pensée chaotique et passionnée voire radicale et exacerbée, attestant d'une bisexualité plus ou moins assumée.

Le parti de tout filmer à Berlin et à Florence (le cadre du mariage raté), caméra à l'épaule, finit souvent par agacer ; la forme dénaturant le propos ; quand le texte et la vision préférant les « révélations scandaleuses » voire les visions exhibitionnistes, réécrivant parfois l'histoire véritable. Le témoignage des spécialistes tels Philip Ross Bullock, Kadja Grönke, David Garcia, la participation du jeune organiste Cameron Carpenter au look rock, ajoutent aux commentaires souvent fantaisistes. Pas sûr que Tchaïkovski y gagne réellement quelque chose sinon l'étoffe d'un musicien à la sexualité certes maudite mais épineuse et destructrice. Qui peut savoir qui était réellement Piotr Illytch ? Et comment vivait son identité sexuelle ?

Réalisé en 2015, le film docu de 52 mn a déjà été diffusé sur ARTE en juin 2015.

**COMPTE RENDU, Opéra.
SALZBOURG, le 4 août 2018.
MOZART : La Flûte Enchantée /
Die Zauberflöte. Carydis /**

Steier

COMPTE RENDU, Opéra. SALZBOURG, le 4 août 2018. MOZART : La Flûte Enchantée / Die Zauberflöte. Carydis / Steier. Au delà des apparences, percer le mensonge des illusions et accéder en toute conscience au royaume éblouissant de la



vertu... L'idéal que défend l'opéra de Mozart se lit ici avec une clarté exemplaire et un souci onirique très stimulant. L'ultime opéra de Wolfgang, composé 2 ans après la Révolution française, recueille les idées des Lumières et affirme in fine le triomphe des valeurs morales contre l'obscurantisme général. Une vision réconfortante à notre époque où la montée des extrémismes, le jeu électoraliste dangereux des politiques qui soufflent sur les braises des communautarismes radicaux pour instaurer l'ordre du chaos (cynisme effarant), ne cessent de ronger la solidité du socle républicain et démocratique.

Même s'il est d'abord un magnifique conte féerique, l'ouvrage créé à Vienne en 1791, est aussi un rituel philosophique, voire maçonnique, surtout un manifeste politique. Ici s'oppose la manipulation mensongère (La Reine de la nuit) face à la sincérité vertueuse et respectueuse (Sarastro) ; la haine contre le temple (de sagesse). Fermeté, discrétion, loyauté... Ainsi le prince Tamino apprend les bénéfices d'une vie juste et responsable, entraînant sur ce chemin formateur et initiatique, l'oiseleur Papageno, qui de rustre naif et roublard, devient homme, loyal et aimant.

La vision de Lydia Steier est remarquable car elle concilie de superbes tableaux enchanteurs, inscrivant l'action dans le

domaine du cirque ; tout en soulignant la force morale du parcours que suit le protagoniste Tamino, d'abord instrumentalisé par le Reine de la nuit, puis initié par le sage Sarastro. Sur sa route, il découvre l'amour en la personne de Pamina, être détruit, martyrisé par une mère trop tyrannique et cruelle. L'opéra débute dans un intérieur viennois bourgeois vers 1913 : une famille réunissant les parents et leurs trois enfants (les 3 garçons du conte à travers les yeux desquels se déroule en définitive toute l'action scénique), et aussi le grand père (le futur récitant incarné par l'excellent acteur **Klaus Maria Brandauer**) se retrouve attablée, servie par 3 servantes en tablier (les futures 3 dames de la légende). Sous les apparences tranquilles de famille versaillaise bien comme il faut, le chaos ne tarde pas à surgir : après que le père quitte brutalement le clan, la mère devient hystérique et folle à peine calmée par les servantes ; les 3 garçons regagnent leur chambrée... et le conte peut alors être raconté à travers les récits du grand père qui introduit chacun des tableaux des deux actes. Sous l'enchantement des scènes qui se succèdent, où percent au fur et à mesure de l'action, le vrai visage des protagonistes, se précise peu à peu la puissance de cette leçon de sagesse : les enfants qui sont les spectateurs et les acteurs privilégiés de l'histoire, sont invités à méditer ce qui leur est dévoilé : la vérité doit être recherchée derrière le voile des apparences. Ainsi la Reine de la nuit est-elle vraiment sincère ? Et Sarastro doit-il être haï comme Tamino est enclin à le penser ? Réfléchis par toi-même. Telle est le sens de toute l'action qui des Ténèbres bascule peu à peu dans la pleine lumière (choeur final).

Réalisée par la metteuse en scène Lydia Steier

Une sublime Flûte enchantée, à la fois onirique et grave



Auparavant, la musique de Mozart distille sa force onirique, son intelligence magique d'autant que l'**Orchestre Philharmonique de Vienne** atteint des sommets d'élégance affûtée et vive qui électrise véritablement le dramatisme du livret de Shikaneder. **Constantinos Carydis** déploie une vitalité mordante et séductrice, écartant toute mièvrerie ou lourdeur ; recherchant lui aussi l'acuité du manifeste humaniste sous l'apparence douceâtre du faux opéra pour

enfants. On reste ébloui par la subtilité des tableaux visuels, la présence de la poésie qui apparente le conte à un songe, selon l'imaginaire des 3 garçons.



Reste que la distribution à quelques exceptions près est à la hauteur de cette réussite scénographique. Oublions d'emblée la soprano requise pour remplacer au pied levé la diva programmée à l'origine : imprécisions des trilles, notes fausses, malgré une émission franche, la Reine de la nuit ne distille aucun trouble. Dommage.

Phrasés naturels, projection mesurée, justesse de la caractérisation, et chant intense autant que raffiné, le ténor **Mauro Peter** et la soprano **Christiane Karg** font du couple d'initiés Tamino / Pamina l'un des plus attachants et subtils de l'heure. Assisterions nous ainsi à un renouveau du chant mozartien ? Ces deux chanteurs là nous le laisse espérer. La

noblesse des sentiments pour Tamino, l'âme détruite, désespérée de Pamina (son air tragique au II est bouleversant de sincérité et de puissance émotionnelle) laissent une forte impression.

Attendu, **Matthias Goerne**, plus habitué aux nuances schubertiennes, celle du wanderer en récital chant / piano, incarne un Sarastro économe en gestuelle mais saisissant d'humanité souple et presque caressante : le timbre est somptueux, mais il manque parfois de la résonance caverneuse dans les graves que les grandes basses légendaires (Matti Salminen) ont su imprimer au personnage...

Il y a de la gravité aussi dans cette production comme au moment des épreuves décisives traversées par le couple Tamino / Pamina, quand sont projetées des images des combattants de la première guerre, la plus destructrice et la plus criminelle, défigurant et infligeant d'horribles blessures aux soldats ainsi traumatisés. L'appel humaniste à la paix fraternelle y gagne une vérité désarmante.

Voilà donc le **spectacle événement de cette édition du Festival de Salzbourg 2018** (avec la Salomé de Castellucci, nouvelle production elle aussi jusqu'au 27 août)

<https://www.salzburgerfestspiele.at/oper/salome-2018>

: une vision à la fois très poétique, rafraîchissante même de l'opéra le plus joué de Mozart avec Don Giovanni et défendu par un chef et de jeunes chanteurs qui sont convainquants par leur juste engagement. Au moins Salzbourg modèle des festivals d'opéras l'été, a su écarter le fiasco pathétique de l'édition 2018 du festival français d'Aix en Provence, coulé par une triste mise en scène d'Ariadne auf Naxos de Strauss...

Saluons par ailleurs la chaîne Arte de diffuser le spectacle Die Zauberflöte à une heure de grande écoute ce 4 août justement. On reste toujours agacé par la présentatrice dont le style « grande dame » continue d'étiqueter l'opéra comme un loisir pour « riches » et vieux fortunés. Le temps est à un nouveau style et il faudrait ainsi démocratiser totalement et

définitivement la musique classique comme l'opéra en évitant de tels clichés, fatalement néfastes pour l'image du genre. Oui le lyrique est facile d'accès, et pour tout un chacun quelle que puisse être sa position sociale... D'autant que l'opéra de Mozart est par essence et selon le vœu du compositeur, un opéra surtout « populaire » au sens le plus noble et le plus atemporel du terme... pour tous et pour chacun. Non pas pour l'élite.

COMPTE RENDU, Opéra. SALZBOURG, Palais des Festivals. Le 4 août 2018. MOZART : La Flûte Enchantée / Die Zauberflöte.

Carydis / Steier. A l'affiche jusqu'au 30 août 2018.

VOIR le site du Festival de Salzbourg 2018

<https://www.salzburgerfestspiele.at/oper/zauberfloete-2018>

Constantinos Carydis, Musikalische Leitung / Direction musicale

Lydia Steier, Regie / Mise en scène

Matthias Goerne, Sarastro

Mauro Peter, Tamino

Albina Shagimuratova, Die Königin der Nacht (remplacée le 4 août)

Christiane Karg, Pamina

Ilse Eerens, Erste Dame

Paula Murrihy, Zweite Dame

Geneviève King, Dritte Dame

Adam Plachetka, Papageno

Maria Nazarova, Papagena

Michael Porter, Monostatos

Tareq Nazmi, Sprecher

Simon Bode, Zweiter Priester / Erster geharnischter Mann

Birgit Linauer, Alte Papagena

Klaus Maria Brandauer, Großvater / Grand père
Wiener Sängerknaben, Drei Knaben / 3 garçons

Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor
Ernst Raffelsberger, Choreinstudierung
Wiener Philharmoniker

VIDEO

Lydia Steier parle de sa vision de la Flûte Enchantée / Die zauberflöte

(en anglais / sous titré en allemand)

<https://www.salzburgerfestspiele.at/videos/playlistid/PLvbbwyDYw0UWd7h3Um3K5jzC9NMaBCdeb>

GIUSTINO de VIVALDI (1724)



France Musique, le 27 juillet 2018, 21h. **VIVALDI: Giustino. En direct. POURSUITE DU CYCLE LYRIQUE VIVALDI à Beaune.** Une tempête en mer, plusieurs batailles, un couronnement

spectaculaire..., Giustino de Vivaldi affirme la maturité accomplie du

compositeur vénitien, inspiré par l'histoire de Byzance. La partition créée à Rome en 1724, n'en met pas moins en scène des situations psychologiques d'une rare intensité, permettant à Vivaldi d'exprimer vertiges, égarements, désir des passions humaines. D'acte en acte, doute, suspicion, jalousie font leur oeuvre dans un cycle d'arias particulièrement ciselés dont

l'écriture exige autant de virtuosité que de souffle dramatique, et de justesse émotionnelle. Stravinsky claironnant que Vivaldi se répétait, écrivant toujours le même Concerto (avait-il réellement bien mesuré le génie des Quatre Saisons ?) aura durablement empêché la juste estimation de l'oeuvre du Pretre Rosso. C'est aussi vrai de son catalogue opératique dont malgré une ébauche de résurrection (par le disque), le grand public a semblé apprécier la valeur... Aujourd'hui qui affiche les opéras du Vénitien, tout en jugeant objectivement de leur apport et de leur intérêt ? La mode a produit ses effets. Bien rares, les nouvelles productions d'un opéra de Vivaldi. Heureusement France Musique met l'accent sur Giustino grâce à cette soirée en direct de Beaune, résurrection attendue sous la baguette fine et musclée d'Ottavio Dantone.

Le plateau de solistes devrait incarner et caractériser chacun des personnages et leurs parties. C'est vrai des airs "Vedrò con mio diletto" (acte 1) et "Sento in seno" (acte 2) chantés par Anastasio ; "Ho nel petto" avec psaltérion solo chanté par Giustino (acte 2), ou encore "Or che cinto ho il crin d'alloro" chanté par Amanzio, "Sventurata navicella" et "Senti l'aura" par Leocasta, sans oublier l'invraisemblable "Per noi soave e bella", constellé de mélismes et vocalises en diable, par Arianna... l'agilité et le sens du drame sont au coeur d'une partition musicalement prenante, aussi intense et exigeante qu'un drame haendélien. Le grand défi de l'opéra vivaldien est de s'affirmer malgré la concurrence de plus en plus sévère de l'opéra napolitain. Il met son sens du drame au service d'une conception à la fois efficace et poétique de l'action.



ANTONIO VIVALDI 1678- 1741

(1678 – 1741)

Giustino

DRAMMA PER MUSICA EN 3 ACTES, CRÉÉ DURANT LE CARNAVAL DE 1724
AU TEATRO CAPRANICA DE ROME.

LIVRET DE PARIATI D'APRÈS NICOLÒ BEREGAN

ACCADEMIA BIZANTINA

Direction musicale : OTTAVIO DANTONE

Anastasio : Silke Gäng, mezzo-soprano

Arianna : Emöke Barath, soprano

Leocasta : Ana Maria Labin, soprano

Amantio : Ariana Vendittelli, soprano

Giustino : Delphine Galou, mezzo-soprano

Vitaliano : Emiliano Gonzalez Toro, ténor

Andronico, Polidarte : Alessandro Giangrande, ténor

Diffusion en direct

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE : MASS de BERNSTEIN



LILLE, ONL. les 29 et 30 juin. BERNSTEIN: MASS. Sommet déjanté mais manifeste pacifiste et humaniste en pleine guerre froide (1971), MASS est une oeuvre pléthorique que son éclectisme rend inclassable. C'est pourtant une partition propre au génie protéiforme de Bernstein que l'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch abordent, en un programme majeur qui est le temps fort des célébrations Bernstein en France, pour le centenaire Bernstein 2018.

vendredi 29 juin 20h

samedi 30 juin 18h30

Lille – Auditorium du Nouveau Siècle

Informations
Réservations

[BILLETTERIE EN LIGNE](#)

[MASS BERNSTEIN](#)

Direction : **Alexandre Bloch**

Récitant : Brett Polegato

Orchestre National de Lille

Street People Ensemble Color

Grand Chœur Ensemble vocal Adventi, Chœur de l'Avesnois,
Chœur du Conservatoire de Cambrai, InChorus, étudiants du
Conservatoire de Lille et choristes amateurs

Chœur d'enfants Chœur Maîtrisien du Conservatoire de Wasquehal
Chef de chœur Pascal Adoumbou

Plus de 200 interprètes sur scène

Présentation

C'est une partition éclectique, expérimentale, déjantée, foncièrement populaire d'un Bernstein plus inclassable que jamais. MASS est une partition unique, délirante, provocatrice voire déjantée dont la forme



pluridisciplinaire associant chœur, solistes, danseurs, orchestre classique et guitare électrique, renseigne évidemment sur le génie généreux, gourmand et gourmet d'un Bernstein qui fusionne populaire et savant. Les textes sont empruntés à l'ordinaire de la messe en latin, et par Bernstein et l'auteur pour Broadway Stephen Schwartz. La commande en revient à Jacqueline Kennedy, le 8 septembre 1971 pour l'inauguration à Washington du John F. Kennedy Center for the Performing Arts.

Folie, grandeur, hystérie des hommes

❌ Conspuée, dénigrée par les critiques américains, l'oeuvre attend toujours une juste évaluation quand le public l'a toujours apprécié, sensible à son accessibilité polymorphe, son entrain, ses ruptures et ses rythmes contrastés. Le noble, le populaire : Bernstein gomme les rites, repousse les frontières, réinvente l'idée même d'une messe, moins célébration costumée et amidonnée que transe collective. Une prière pour le vivre ensemble, pour toutes les époques, dans tous les styles vocaux aussi (le chœur et les solistes y tiennent une place essentielle : porteurs d'ivresse, d'hystérie, mais surtout de prière intime et fraternelle d'une immense séduction ; le solo « **simple song** » est ici un standard éternel qui place la voix sans le soutien et l'habillage de l'orchestre, une voix à nu, sobre, essentielle,

direct, vraie, comme le dernier air dépouillé de la Messe en si de Bach : un hymne fraternel et la clé d'une partition qui célèbre l'humain pour son sentiment d'amour et de compassion.

L'architecture de l'oeuvre, ample fresque sociale et collective résonne des heurts et dysfonctionnements des sociétés humaines : les dissonances, les tensions et les cris, les confrontations sur scène entre les divers groupes en présence illustrent ce chaos qui menace en permanence l'ordre du monde...

Ainsi Bernstein organise sa Messe atypique autour d'un Celebrant, d'un chœur adulte et d'un chœur d'enfants, de chanteurs populaires (Street singers), véritables acteurs qui interpellent, animent, rythment le déroulement de ce rituel collectif, quand il est mise en scène (ce que souhaitait aussi Bernstein).

Yannick Nézet Séguin a la verve et la tension nécessaires pour réussir une lecture unitaire malgré la menace de dispersion. Tout converge après des épisodes chaotiques vers cette fin de réconciliation fraternelle (ultime « Sing God a Secret Song ») en dépit des oppositions et conflits exposés précédemment.

Vivant, palpitant, naviguant entre oratorio sérieux, transe populaire collective, panache et délire du Music Hall et de la variété, le chef laisse toute sa place au fond critique de l'oeuvre. Mass interroge le sens de la messe, la place de Dieu, la destinée et le sens de l'humanité.

La vision suit l'inéluctable fin qu'a conçue le compositeur, celle d'une paix salvatrice : «The Mass is ended; go in peace » . La Messe est finie, allez en paix.

Chanteurs engagés, orchestre versatile, expressif, le chef saisit la singularité d'une pièce orchestrale et dramatique, spectaculaire, et pourtant intime. Voilà un bien bel hommage à Leonard Bernstein qui aurait eu cent ans : le 25 août 2018. CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2018.

APPROFONDIR

LIRE notre [dossier sur MASS de Bernstein](#) :

<http://www.classiquenews.com/paris-la-philharmonie-affiche-mass-loratorio-dejante-de-bernstein/>

LIRE aussi notre [bilan discographique de l'année Bernstein 2018, dont MASS par Yannick Nézet-Séguin, récemment paru \(mars 2018\)](#)